

*La question de la psychose : théorie et traitement dans le champ institutionnel **

Audrey POURRIER

Actuellement avec les avancées de la médecine, nous avons l'impression de découvrir une nouvelle espèce humaine, la génétique et la science font des progrès et des découvertes que l'on ne peut critiquer, mais nous ne pouvons contester non plus que l'être humain même s'il évolue, reste au fond le même depuis la nuit des temps du point de vue de sa construction psychique.

Le petit d'Homme doit passer par les grandes phases fondamentales du développement. Freud en utilisant le mythe dans Totem et Tabou rend universels les complexes d'Œdipe et de castration auxquels personne ne peut échapper. *Jacques Lacan* explique l'approche de *Sigmund Freud* : « ... le père [de la horde] ne peut être qu'un animal. Le père primordial est le père d'avant l'interdit de l'inceste, d'avant l'apparition de la Loi, de l'ordre des structures de l'alliance et de la parenté, en un mot d'avant l'apparition de la culture. C'est pourquoi, *Sigmund Freud* en fait le chef de la horde, dont, conformément au mythe animal, la satisfaction est sans frein »¹. Même si aujourd'hui la tendance est à une lecture exclusivement scientifique du sujet, il n'est pas envisageable de faire l'économie de l'approche psychique du sujet car l'homme est justement, à la différence des animaux, un être pas-que-biologique.

Illustrons cela par le cas d'un petit patient de 19 mois, gravement malade. Il est atteint d'une maladie génétique très rare. Condamné à mort à la naissance par les médecins, il est bien toujours là aujourd'hui. Cet enfant se présente inerte tel un poupon : il est posé sur le tapis, les yeux ouverts, inanimés. L'enfant semble enfermé dans sa coquille, passif. Toutefois, il semble fuir le regard, il se détourne du lien, ce qui laisse supposer quelque chose de l'ordre du possible, à ce niveau. L'objectif est d'instaurer un lien, pour qu'il accepte « d'être au monde ». Juste le nommer, lui parler, lui porter une adresse. Sa maman aussi parle, elle évoque les consultations médicales psychologiquement douloureuses. Au bout de 4 séances, le regard de l'enfant "s'illumine". L'entourage de madame le lui confirme. En sortant des séances, madame reconnaît que son fils est différent, il est là, il est présent au monde. Petit à petit, l'enfant babille, esquisse des sourires, il répond par des mélodies. Il essaie même de se mouvoir sur le tapis... Le travail à présent va être de rendre cet enfant "rêvable" pour sa mère, qui a subi un discours médical désarmant : il lui a été dit que « son enfant ne vivrait pas ».

N'oubliions pas que, même si nous sommes du côté de la pathologie génétique, le travail du lien n'en n'est pas moins important. Ce petit a bénéficié des soins techniques... Mais le travail de fond, pour l'aider à advenir comme sujet a été, manifestement, négligé.

Devenir sujet

Qu'est-ce qu'être sujet et comment le devient-on ?

« Personne ne naît sujet »². On le devient.

L'enfant est parlé bien avant sa naissance, il est nommé et aura à s'inscrire dans la lignée de son espèce et de sa famille. Or, cela ne se fait pas de façon si paisible. Car pour devenir un être à part entière, on ne peut faire l'économie du « déchirement ».

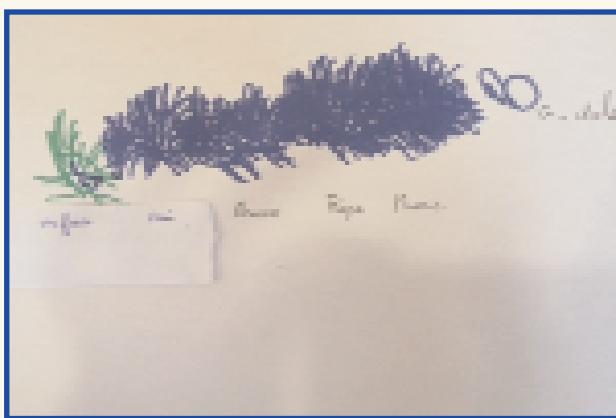
Tous, « nous naissons dans l'incertitude de nous différencier »³. Ce n'est pas parce que nous existons biologiquement que nous sommes d'emblée subjectivement viables. Pour que cela soit possible il faut s'individualiser.

L'enfant ne peut rester « le prolongement ni l'alter ego ni l'appendice de quelqu'un ». Pour le dire autrement, il ne peut rester le phallus de sa mère. Pour accéder au statut d'humanité, Il faut faire de l'individu un autre. C'est cette séparation qui permet ou provoque la distinction des places. « La naissance est accompagnée de l'effroyable cri. Quitter sa mère est l'effroyable cri »⁴, c'est à cette seule condition, la perte effroyable, que l'humain peut entrer pour son compte dans le jeu propre à notre espèce.

La séparation indispensable d'avec la mère passe par l'Œdipe car c'est l'Œdipe qui permet à l'enfant de se différencier et de devenir un sujet à part entière : « l'artifice de l'Œdipe permet à chaque génération de faire surface, en somme il s'agit de produire chaque génération comme un maillon de la chaîne. Un monde non délimité par les générations serait fou, il ne ferait aucune place au sujet à ce que, grâce à la découverte de l'inconscient par *Sigmund Freud*, nous pouvons appeler le sujet désirant, sans lequel la reproduction humaine ne serait pas pensable »⁵. Le père doit se différencier de son propre père, nous pourrions appeler cela le « nom du fils ». Chaque génération est singulière, si cette singularité est inexistante, nous rentrons alors dans le champ de la folie. L'humanité est préservée de la dégénérescence par la loi symbolique que *Sigmund Freud* a largement illustrée dans Totem et tabou. Il expose cette loi fondamentale qui code les relations humaines, la loi de l'interdit de l'inceste et de la séparation de la mère interdite de réincorporer sa progéniture.

Nous voyons bien à partir de cette représentation familiale d'un adolescent suivi en pédopsychiatrie que la coupure n'a pu opérer. Tous les membres de la famille sont collés. Dans cette famille, où il est question d'un grand-père paternel du côté de la perversion et d'un père fuyant la relation à son fils, nous pouvons interroger le bon fonctionnement du Nom-du-Père.

Qu'est-ce que le Nom-du-Père ? Et pourquoi, parfois comme c'est le cas ici, le Nom-du-Père ne fonctionne pas, il est forclos.



Le rôle du père

Reprendons la définition que *Jean-Daniel Causse* donne de la fonction paternelle en reprenant l'histoire d'Abraham « ...qui signifie reconnaître un enfant, lui donner un nom, une identité, afin qu'il puisse vivre sa propre vie dans la différence et non pas répéter inlassablement la lignée de ses ancêtres. Or vivre cette paternité là n'est pas chose facile. Nous avons souligné que la tentation est grande de vouloir survivre à travers sa propre descendance, c'est-à-dire de faire de l'enfant le moyen de ne pas disparaître et de dénier ainsi sa propre condition humaine »⁶. Le père incarne « une fonction symbolique », il ne peut être juste un géniteur. C'est pourquoi cette fonction peut, et heureusement pour plus d'un, être tenue par un autre que par le géniteur.

Reprendons *Jean Daniel Causse* : « la filiation n'est pas le fruit de la puissance du géniteur, mais le fruit d'une parole. C'est d'ailleurs essentiellement ce qui fait la différence entre la reproduction animale et la procréation humaine. Cette dernière n'est pas un simple processus biologique, mais introduit une dimension spécifiquement humaine : l'instance du langage »⁷.

Le père a la lourde tache de poser l’interdit de l’inceste à l’enfant et à la mère. Il interdit la mère qui est à lui, au père. Reprenons les paroles de *Jacques Lacan* pour qui : « ... l’expérience nous prouve que le père considéré en tant qu’il prive la mère de cet objet (l’enfant) nommément de l’objet phallique, de son désir, joue le rôle tout à fait essentiel dans [...] tout le cours, fût-il le plus aisé, le plus normal du complexe d’Œdipe »⁸. Ou encore : « ... le père arrive ici en position de gêneur et pas simplement encombrant par son volume, mais en position de gêneur parce qu’il interdit. Il interdit quoi ? Il interdit la satisfaction de la pulsion. D’autre part, qu’est ce qu’il interdit le père ? Eh bien, au point d’où nous sommes partis, à savoir : la mère comme elle est à lui, elle n’est pas à l’enfant [...] le père frustre bel et bien l’enfant de la mère »⁸. La mère privée de Phallus, l’enfant cherche à combler le désir de la mère de l’avoir, il a une position phallique. Mais le désir de la mère est angoissant, qu’est ce qu’elle me veut ? L’enfant angoisse d’être dévoré par sa mère. C’est à cet endroit que le Nom-du-Père prend toute son importance, il métaphorise le désir de la mère, ce que veut la mère ce n’est pas moi, l’enfant, c’est le père. Le père symbolique est supposé donner à la mère ce qui lui manque. En poursuivant son évolution, l’enfant associe l’absence de la mère à la présence du père, le père qui a le phallus est, comme nous venons de le dire, le père symbolique. Reprenons *Joël Dor* : « C’est ici qu’intervient nommément le Nom-du-Père associé à la loi symbolique qu’il incarne. Le Nom-du-Père est une désignation s’adressant à la reconnaissance d’une fonction symbolique circonscrite au lieu d’où s’exerce la loi »¹⁰. Ainsi comme le conclut *Joël Dor* « La métaphore paternelle institue un moment radicalement structurant dans l’évolution psychique de l’enfant. Outre qu’elle inaugure son accès à la dimension symbolique en le déprénant de son assujettissement imaginaire à la mère, elle lui confère le statut de sujet désirant »¹¹. Le sujet devient désirant et parvient à s’inscrire dans la chaîne des signifiants. Il est le « parlêtre ». Ainsi nous voyons bien ici l’importance dans la construction psychique du sujet de ces concepts.

La forclusion du NOM-DU-PERE

Si le père symbolique est défaillant, outre le défaut essentiel qui en résulte dans l’accès au symbolique, cette absence d’inscription atteste l’impossibilité où se trouve l’enfant de pouvoir se repérer par rapport au phallus imaginaire. Dans de telles conditions, il n’a pas d’autre issue que de rester captif d’une relation d’immédiateté à la mère, relation qui souffre de ne pas se référer à l’instance paternelle. De ce fait l’enfant est soumis à la loi de la mère qui n’est aucunement référée à la loi paternelle. La mère est alors « hors-loi ». Ceci à pour conséquence que la fonction symbolique n’opère pas, le nouage borroméen ne se met pas en place, le sujet est coincé dans le réel, avec l’objet à dans sa poche, l’imaginaire, le délire le tient.

Le temps dans la psychose

Ainsi le sujet se construit sur le rythme binaire des présences et absences de sa mère. Mais bien avant cela : il y a le cri. Le cri « est une rencontre avec l’extérieur, avec l’air qui, une fois entré dans les poumons, en sort ; le cri est le premier passage de ce qui, de dedans va au-dehors. [...] le cri est le premier objet expulsé »¹². Avec le cri, l’enfant rompt avec sa vie homéostatique de fœtus, il est expulsé dans la vie : « le cri est cet intermédiaire entre les excitations internes (faim et soif) et les excitations externes. De reprendre *Bernard Salignon* pour qui « Si le cri peut être pensé comme un des premiers supports du langage, c’est en ceci : il advient sur la perte de l’être et sur sa rupture »¹³.

La mère entend le cri comme une demande supposée, elle ne répond pas de suite, elle interprète puis répond, ce laps de temps de « déplaisir » est indispensable, il permet la satisfaction du sujet (il n’y a pas de plaisir sans déplaisir). « Ce temps est indispensable et permet de découvrir la patience, le temps de déplaisir amène le sujet à l’épreuve de réalité et à la loi du langage, le mot n’est pas la chose, il la représente »¹⁴. Voyons bien à quel point le plaisir absolu et l’absence de manque conduit le sujet à des problématiques notamment au niveau du langage. Ainsi la mère entend le déplaisir de son enfant, elle vient tenter de « combler la déchirure de son enfant mais elle ne pourra jamais combler complètement

la perte, le manque dont l'enfant est l'effet »¹⁵. Le cri pose le temps de la perte, la perte originelle. D'abord perçu comme quelque chose de mauvais, il devient satisfaction par la présence de la mère. Le cri nous prévient contre l'hallucination qui, elle, n'a pu distancier le mot de la chose.

Comme nous l'avons évoqué précédemment, le Nom-du-Père a une fonction fondamentale pour permettre la construction du sujet. Le jeu du « For-Da » en est l'aboutissement. La mère s'absente pour, supposer l'enfant, retrouver le père, ainsi l'enfant peut symboliser la présence et l'absence de la mère. Et devenir acteur de ces aller-venues en ayant recourt au jeu symbolique de la bobine comme pour le petit-fils de *Sigmund Freud*, ou des jeux de cache-cache ou autres. La temporalité permet de comprendre la distance entre moi et le monde extérieur, entre moi et l'autre, entre le dedans et le dehors. Si ce temps de patience, de distance n'est pas possible, l'enfant reste dans un collage à l'autre, il ne peut avoir l'intervalle nécessaire à la perception des choses, certains psychotiques ne distingueront pas la chose du vivant.

Prenons le cas clinique que propose *Margaret Mahler*. Une de ses patientes lui dit : « ... Maman, je la percevais comme une statue, une figure de glace qui me souriait. Et ce sourire, découvrant ses dents blanches, m'effrayait... Les choses commencèrent à prendre vie, soudainement la chose se dressa. La jarre de pierre était là qui me dévisageait, je détournais mon regard. Mes yeux rencontrèrent une chaise, puis une table, elles étaient vivantes aussi... ».¹⁶

L'Homme a perdu la chose, il ne sait quelle chose, en naissant. Il a perdu ce je ne sais quoi qu'il cherche telle une vérité absolue... Qu'il ne trouvera jamais.

Le temps et l'homme

Beaucoup d'expressions réfèrent au temps, à ce temps qui passe, à ce temps après lequel nous courons tous, mais qu'est-ce que le temps au fond ?

L'essence du temps est de passer. Il n'est rien, il n'est pas une chose. « Le temps est ce qui fonde la possibilité de l'être humain d'accueillir ce qui lui est offert au sens, au regard, à l'écoute »¹⁷. Lorsque que « ... l'on dit prendre ou perdre son temps, on ne dit rien du temps, on dit seulement quelque chose de son emploi du temps. Le temps lui, ne se prend ni ne se perd. Le temps n'a pas soucis de ce qui se passe, ni n'est altéré par ce qui peut advenir »¹⁸. Le temps pourrait être perçu comme propre à chacun dans sa façon de s'engager au monde, de s'engager face à sa propre perte. Car au fond, lorsque l'on vous dit : vos enfants ont grandi, comme le temps passe vite, n'est-ce pas de notre avancement vers notre propre perte dont il s'agit ? Cette finalité qui nous attend tous ? Accepter de laisser le fils devenir père à son tour, la fille de devenir mère, accepter au fond que chacun ait sa place dans la lignée, que comme nous le disions tout à l'heure, le Nom-du-Père opère son rôle de différenciation pour permettre au Nom-du-Fils d'advenir. Si la distinction des générations est défaillante nous rentrons alors dans la folie. Le temps n'a plus de sens, le sujet ne peut advenir pour aller vers son devenir.

Le temps chez le psychotique

Le psychotique vit hors temps, Il n'y a pas de blanc, pas d'entre-deux. Il est coincé dans un présent sans que l'avant ni l'après ne puisse avoir de sens. Il est bloqué dans ce retour permanent, dans le Réel.

Prenons le cas d'un homme atteint de schizophrénie, hospitalisé depuis plusieurs décennies en psychiatrie adulte. Personnage atypique, il est hors temps. Issu d'une famille bourgeoise parisienne, il adopte l'attitude d'un gentleman du 19e siècle, avec sa moustache, son chapeau et son long manteau, il prend la pause sur le banc du parc en fumant sa cigarette. Il prend une pause avant que son hyperactivité ne le re-



prenne. Il revendique ses origines, et se rattache à une brève inscription aux Beaux Arts durant sa jeunesse, où il a découvert la peinture et la photographie. Il est un patient “im-patient” et épuisant pour les équipes. Il réclame sans cesse de l’immédiateté à l’ensemble des soignants, chose à laquelle les infirmiers ne peuvent répondre. Il ne parvient pas à différer sa demande. L’après n’a pas de sens pour lui. Tout à l’heure, pour lui, c’est maintenant. Il est dans le présent absolu, dans un monde sans limite car «... pour penser la limite, il faut pouvoir se situer dans un temps à trois dimensions avec le passé, le futur et le présent »¹⁹. Si cette limite n’existe pas, nous sommes dans le champ de la folie, où le sens n’a pas de sens, avec une approche particulière du langage. Le psychotique nous adresse une demande, mais sa demande est tellement archaïque que nous ne sommes pas en mesure de répondre. Il n’y a pas de dialogue avec lui, « il est en dehors du sens, il est là où le défaut du sens est »²⁰. Sa demande n’attend ni n’entend de réponses. Sa précipitation n’est elle pas un moyen pour lui de se rassurer de notre présence et de fait, de sa présence à lui aussi ?

Le psychotique demeure figé dans un temps qui ne finit pas de revenir à l’identique, avec toujours le même langage. Sans manque, sans vide, il reste dans un état d’auto-satisfaction qui ne permet aucune sortie vers le dehors et vers le temps du devenir, vers l’autre et finalement vers le désir. Le mot et la chose ne sont plus indépendants, ils sont l’un et l’autre. Il éprouve une torpeur devant son impossibilité à être.

Malgré les traitements, ce patient connaît un état de stupeur à la tombée du jour, il reste assis dans le couloir, prostré. La journée, il se montre logorréique, insatiable, agité et délirant. Il cherche une oreille pour l’écouter, un regard pour le voir. Il tente d’exister. Toute sortie est un prétexte pour lui de parler, il ne va pas à la piscine pour aller dans l’eau mais pour s’asseoir sur le banc avec le psychothérapeute et lui raconter son délire. Il trouve une oreille attentive et neutre avec qui il peut évacuer sa souffrance. De ce fait il s’apaise.

Il participe à l’atelier peinture depuis longtemps. Il tentera de répéter dans le présent un événement qui l’a beaucoup marqué quelques années plus tôt : lors d’une exposition de toiles de patients, il a vendu une de ses toiles. Avec l’argent il s’est payé du matériel de peinture dont il est très fier. Il a utilisé l’écoute particulière qu’offre la psychanalyse, l’écoute essentielle qui permet au sujet d’advenir. Il cherche à retrouver son identité « d’artiste » à travers une nouvelle exposition. Répondant à l’invitation, les médecins, le directeur de l’hôpital viennent au vernissage organisé en grand autour d’un buffet. Ils félicitent les artistes. Notre patient a exposé ses photos d’arbres, des fragments de médecins (poignets, mains), il aimait être pris en photo sur son banc. Le directeur, amateur de photographie, essaie d’établir des échanges techniques avec lui, le seul retour qu’il en obtient c’est un « *ah tu aimes bien ! Merci* ». Plusieurs fois par jour il va voir l’exposition comme pour vérifier qu’elle est toujours bien là. Au vu de l’importance que cet évènement semble avoir pour ce patient, il est décidé de laisser les toiles et photos de façon permanente dans les lieux de vie des patients.

Le psychotique recourt sans cesse à l’autre pour se constituer, « ...il détient son identité d’un autre, mais d’une façon non symbolique, non imaginaire, mais réelle »²¹.

Ce travail autour du temps est rassurant, (il pouvait aller voir ses œuvres à tout moment de la journée) la photo n’est-elle pas un moyen de fixer un moment, de capturer un instant ?

Nous pouvons aussi souligner l’importance de la rencontre avec celui qui détient la Loi, le directeur de l’hôpital, avec qui il a été pris en photo lors de l’évènement et publié dans un journal local. Ne peut-on évoquer ici une rencontre inscrite avec le Nom-du-Père ? Un autre évènement constituant est à noter : son inscription dans un ailleurs que l’hôpital, dans un lieu de culture porteur de savoir. L’obtention de sa carte de médiathèque, avec son nom gravé dessus fut pour lui un évènement symbolique important. Il était fier mais surpris d’avoir le droit à cette inscription. L’ensemble de ce travail thérapeutique a permis aux délires de s’estomper. Les angoisses diminuent. De ce fait, une orientation devient envisageable.

Pour le psychotique, le changement génère une sensation de changement, il change avec le changement et cela malgré tout l'appareillage qu'il met en place pour rester identique à lui-même et donc pour ne pas se perdre. Le patient photographe garde une trace de ce temps par la photo, ce qui le fait tenir. « Le temps est pour lui la fermeture à la temporalité, ce qui implique que seul l'identique se répète dans son identité, et c'est le retour à l'identique qui l'attend »²². Il fabrique son être là sans relâche, ce qui lui empêche toute projection vers “l'avenir”. Il est coincé dans le présent absolu.

Si l'on considère la psychose comme une défense contre la folie, le mode de défense s'effondre quasi chaque jour, et chaque jour, il doit rebâtir un monde que la nuit a effacé.

Conclusion :

La rencontre avec le psychotique ne peut laisser indifférent, il met le thérapeute au travail. Ce dernier range sa théorie pour servir de béquille au psychotique et lui permettre non pas une guérison impossible mais d'accéder à une diminution de son anxiété et une stabilisation. Les neuroleptiques sont des outils indispensables mais insuffisants. Le sujet en souffrance a besoin d'un accompagnement “éthique” pour se trouver et tenir. La thérapie institutionnelle est mise à mal aujourd’hui, mais ne peut-on faire confiance aux patients ? Ils savent aller là où quelque chose de “l'ouvert” est possible et s'en emparer. Ce patient a su reconnaître et utiliser cette écoute particulière emprunte d'analyse pour créer un outil, une suppléance qui fut pour lui thérapeutique.

Le psychanalyste peut-il encore travailler en institution ? C'est une question qui se pose aujourd'hui. Dans tous les cas, la pratique clinique souligne que les patients ne sont pas dupes, et que bien souvent, les soignants d'obédience analytique sont vite surchargés de demandes spontanées. Ils redonnent un peu d'humanité aux institutions et de singularité aux patients. Comment se positionner dans l'institution pour permettre à ce discours de perdurer ? Qui sont les psychanalystes d'aujourd'hui et de demain ?

* *Ce texte a été présenté dans le cadre du séminaire sur les psychoses actuelles*

Notes bibliographiques

- 1 - LACAN Jacques, Des Noms-du-Père, Editions du Seuil, 2005 p. 86-87
- 2 - LEGENDRE Pierre, L'inestimable objet de la transmission, Leçon IV, Editions Fayard, 1985, p. 180
- 3 - Ibid, p. 135
- 4 - Ibid, p. 135
- 5 - Ibid, p. 152
- 6 - CAUSSE Jean-Daniel, Figures de la filiation, Editions du Cerf, 2008, p. 35
- 7 - Ibid, p. 37
- 8 - LACAN Jacques, Le séminaire Livre V, Les formations de l'inconscient, Editions du Seuil, leçon du 22 janvier 1958
- 9 - Ibid, leçon du 15 janvier 1958
- 10 - DOR Joël, L'inconscient structuré comme un langage, Editions Denoël, 1985, p. 119
- 11 - Ibid
- 12 - SALIGNON Bernard, Temps et souffrance, Champ Social Editions, 1993, p. 51
- 13 - Ibid, p. 51
- 14 - Ibid, p. 52
- 15 - Ibid, p. 53
- 16 - MAHLER Margaret, Psychose infantile, Editions Payot, Paris, 1973, p. 89
- 17 - SALIGNON Bernard, Temps et souffrance, Champ Social Editions, 1993, p. 15
- 18 - Ibid
- 19 - Ibid, p. 80
- 20 - Ibid, p. 10